

PARTIR DE CORATO : L'ÉMIGRATION DES CORATINS À GRENOBLE



Tout au long de la première moitié du XX^e siècle, l'immigration italienne à Grenoble est spécifiquement marquée par l'exode de milliers d'habitants de Corato, une commune agricole de la région des Pouilles, qui fuient leurs conditions de vie miséreuses.



1913, la « chocolatière », le train des chemins de fer Bari-Nord qui transporte les Coratins jusqu'à la gare de Barletta d'où, avec les chemins de fer nationaux, ils continuent leur voyage vers Turin et de là vers la France et Grenoble.

Collection privée Cristoforo Scarnera



Quand c'était nous les clandestins est le titre du livre de l'historien coratin Pasquale Tandoi, publié en 2011, et réédité en 2019 en version bilingue italien-français par l'association Atelier Généalogique. Aujourd'hui encore, c'est l'œuvre de référence sur l'histoire de l'émigration des Coratins dans le monde.



Felice Loiodice

Archivio di Stato di Bari

Felice Loiodice : un antifasciste coratin à Grenoble

Felice Loiodice est né le 15 juin 1898. Déserteur lors de la Première Guerre mondiale, il se distingue déjà à Corato, sa ville natale, comme un ardent opposant au fascisme. En 1924, après l'assassinat du député socialiste Matteotti et le tournant totalitaire en Italie, il s'exile à Grenoble où il devient rapidement le secrétaire politique de la section socialiste maximaliste et continue sa lutte contre le fascisme.

Associazione Nazionale Partigiani Italiani – sezione Corato

Attirés par une ville et une région en plein essor industriel, à partir des années 1920, des travailleurs et leurs familles viennent de Corato s'installer à Grenoble. Les raisons qui poussent les Coratins à émigrer sont multiples.

La profonde crise italienne après la Première Guerre mondiale, aggravée par la catastrophe hydrogéologique de 1922 qui provoque la destruction de nombreux bâtiments du centre-ville de Corato, la fermeture des tanneries et l'effondrement de l'agriculture causée par le phylloxera, sont à l'origine d'un départ massif de la main-d'œuvre.

A côté des facteurs économiques, certains Coratins émigrent vers Grenoble pour des raisons politiques. Entre 1921 et 1922, les intimidations et les violences des groupes fascistes locaux entraînent la chute de l'administration dirigée par le socialiste Federico Quinto, suivie de la Chambre du Travail de la ville. Dans ce contexte d'oppression, 200 militants antifascistes trouvent refuge à Grenoble.

Après la Deuxième Guerre mondiale, la crise et la pauvreté conduisent à une nouvelle vague d'émigration des Coratins et Grenoble demeure la destination privilégiée jusque dans les années 1960.

Des immigrants clandestins aux programmes d'immigration

France Illustration
21 décembre 1946 © BNF

VIVRE À GRENOBLE : LA COMMUNAUTÉ CORATINE DE LA RUE SAINT-LAURENT



Lorsqu'ils arrivent à Grenoble, de nombreux Coratins posent leurs bagages dans la rue Saint-Laurent. Serafina Saraceno arrive à Grenoble en 1922. Le récit qu'elle livre témoigne du quotidien d'une immigrée coratine de l'époque.



Couverture du livre de Otto Samson, «Serafina Saraceno raconte sa vie»

autoédition, 1998

La présence de nombreux Coratins à Grenoble conduit au rapprochement entre les deux villes. Grenoble et Corato entretiennent officiellement des relations d'amitié depuis 1982. Un protocole de jumelage est signé en 2002 pour célébrer les 20 ans d'amitié entre les deux municipalités.

« Mò dòppe tànda tiembe, Grènohle è cambiàte e a le Quaratine la medàgghie l'ànne d'ate. Mò stàune sòtte a dò bandiere e adè ca v'è une nan sònde chjù straniere ».

« Maintenant, après tout ce temps, Grenoble a changé, et aux Coratins la médaille on a donnée. Maintenant, ils ont deux drapeaux et où qu'ils aillent, ils ne sont plus des étrangers ».

Extrait du livre de poésie coratine de Sabino Zaza – traduction Dominique D'Introno.

« On habitait dans deux pièces et deux alcôves, sept enfants plus mes parents. On couchait par terre. Dans l'immeuble, il n'y avait qu'un seul cabinet pour les cinq étages.

Mon père travaillait chez Bouchayer, de 7h jusqu'à 18h, et le samedi, de 7h à 12h. Dans ces temps-là, les Italiens étaient manœuvres : ils charriaient les marchandises, sciaient les plaques de fer... Souvent, ils n'avaient aucune qualification.

Il n'y avait pas d'âge pour commencer le boulot. J'ai commencé au noir à 9 ans à faire des courses pour la ganterie Rey. Puis j'ai travaillé en usine à 13 ans, chez Cartier-Millon. Sur un tuyau d'eau chaude de l'usine, on réchauffait le repas qu'on avait amené. C'était toujours le même travail, et quelques fois, on s'endormait. Nous étions si fatigués ! Il n'y avait pas de vacances, sauf les jours fériés.

Personne ne savait lire dans la rue. À 21 ans, la honte m'a fait apprendre à écrire. Je parlais le dialecte coratin avec mes parents. Si c'était de l'italien, on aurait parlé français plus facilement. »

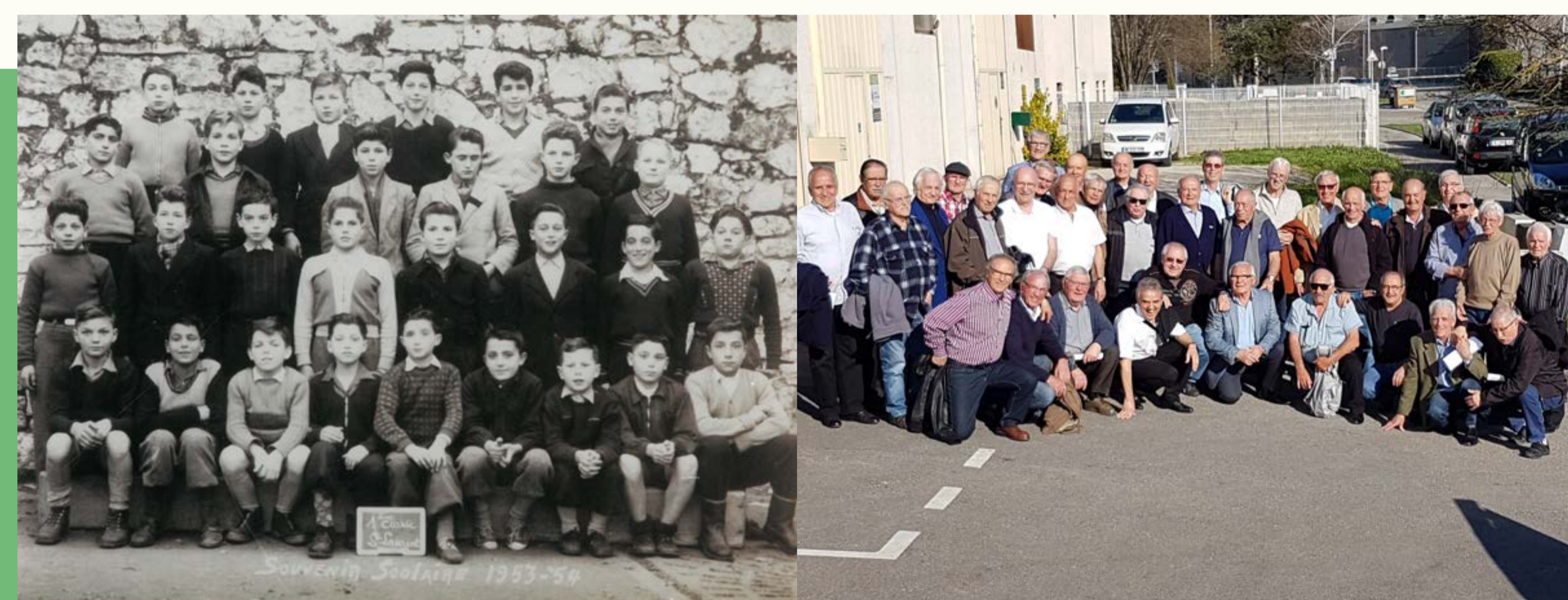
À 18 ans et demi, Serafina se marie.

« Comme je suis toujours enfermée dans la maison, au moins que je me marie pour mieux voir la vie... Beaucoup de femmes restaient à la maison et ne travaillaient pas en usine. Plus tard, elles ont vu que les femmes qui travaillaient avaient un peu plus de pouvoir et s'habillaient mieux. C'est comme ça qu'elles ont dit : nous aussi, on veut aller travailler ! »

Extrait de «Serafina Saraceno raconte sa vie» de Otto Samson (autoédition, 1998)

Les enfants de la rue Saint-Laurent en 1953 - Les retrouvailles 65 ans plus tard en 2018

Collection privée Dominique d'Introno



Au début du XX^e siècle, le commerce des peaux de chevreaux pour la ganterie serait à l'origine de l'arrivée des premiers coratins. Les immigrés coratins contribuent par la suite au développement socio-économique du territoire grenoblois dans de nombreux domaines : métallurgie, textile, bâtiments et travaux publics, service à la personne... Ils sont particulièrement appréciés et reconnus pour la qualité de leur travail en maçonnerie, répondant à un besoin majeur de reconstruction après la Seconde Guerre mondiale.



Cataldo Marcone était le frère de ma grand-mère maternelle. Il a émigré très jeune à Grenoble, au milieu des années 1950. Il travaillait comme maçon pour l'entreprise Carpano, et plus tard comme vendeur de fruits au marché de l'Estacade à Grenoble. Sur la photo, il est le premier à gauche ».

Témoignage de Marina Labartino.

Album de famille de Marina Labartino

« La Viscosa » Septembre 1946

Les ouvriers coratins de l'usine "La Viscosa" de Grenoble, sur la locomotive qui transportait le matériel: Cataldo Scaringella (chauffeur), Papagno, Antonio Leone, Savino Fiore, Francesco Mistrulli, Francesco Nesta, Mazzilli.

Album de famille de Victor Fusaro - Lo Stradone janvier 2010



S'ENGAGER DANS LA RÉSISTANCE : LES CORATINS RÉSISTANTS



À Grenoble, pendant les années d'occupation, des femmes et des hommes s'engagent dans la lutte contre l'occupant et pour la liberté, bien souvent au péril de leur vie. Parmi eux, des Coratins font aussi le choix de rejoindre la Résistance.

La participation des Coratins de Grenoble à la Résistance dans la région grenobloise



Victor Ferrante et Victor Pisichio

Sur la plaque commémorative de la Commune Libre de Saint-Laurent figurent deux noms de résistants nés à Grenoble de parents coratins :

Victor Ferrante, alias Ricci, né à Grenoble, le 19 mai 1924, entre dans la Résistance en 1942. En 1943, il est nommé chef de groupe au 5^e Bataillon FTP-MOI. Envoyé en mission, il est retrouvé dans le Rhône le 30 septembre 1944, le corps criblé de balles.

Victor Pisichio, né à Grenoble le 21 juillet 1925, rejoint le maquis du Vercors. Il est fusillé à la Combe du Foron, commune de Sassenage.

D'après le recensement de la population réalisé en janvier 1944 sur ordre de la Police allemande, 320 familles originaires de Corato vivent à Grenoble. Au sein de ces familles coratines qui habitent rue Saint-Laurent, quai Perrière, rue de la Mutualité, cours Jean Jaurès, dans les immeubles de la Cité Abbaye, place Saint Bruno, des femmes et des hommes s'engagent dans la Résistance. Pour certains, la Résistance est d'ailleurs une véritable affaire de famille.

Nés à Corato ou à Grenoble de parents coratins, ils s'appellent Bellosguardo, Cipriani, D'Arcangelo, D'Ingeo, De Palma, De Robertis, Di Franco, Diaferia, Falco, Ferrante, Ferrara, Fiore, Galetta, Gallo, Genovese, Leo, Lotito, Maldera, Malerba, Masella, Mazzilli, Menduni, Muggeo, Musci, Olivieri, Patruno, Pisicchio, Quinto, Scarpa, Spillonne, Tota, Vangi. Tous participent à la Résistance dans la région grenobloise.

Comme les résistants français et d'autres origines, des Coratins sont des réfractaires au Service du Travail Obligatoire (STO) ou des engagés volontaires. Certains agissent de manière isolée, tandis que d'autres rejoignent la résistance organisée, les maquis dans les secteurs de l'Oisans, de Chartreuse, du Vercors, de la Mure et de la vallée du Grésivaudan. Trois Coratins figurent sur la liste des membres de la Compagnie Stéphane.

Les activités des Coratins dans la Résistance sont diverses : actions militaires, sabotages, distributions de tracts, activités de renseignement, dissimulation et transport d'armes, gardes de prisonniers allemands.

Lors de la manifestation patriotique qui se déroule à Grenoble le 11 novembre 1943, des Coratins sont présents. Plusieurs d'entre eux sont arrêtés et déportés dans les camps allemands. Certains de ces déportés résistants ne reviennent jamais. Parmi eux, Leonardo De Palma, Michele Leo, Salvatore Genovese.

Vincent Malerba

Né à Grenoble le 7 janvier 1925 et domicilié 95 rue Saint-Laurent, Vincent Malerba entre comme soudeur chez Bouchayer et Viallet en 1942. Il mène des actions de résistance : diffusion de tracts et de journaux clandestins ; sabotage d'usine. Le 11 novembre 1943, il participe à la manifestation organisée par la Résistance devant le monument des Diabes bleus et subit la répression allemande. Il est arrêté et détenu à la caserne de Bonne, puis interné à Compiègne et déporté dans le camp de Buchenwald. Il est transféré à Dora où il est affecté comme soudeur à une chaîne de montage des fusées V2. Il est libéré le 1^{er} mai et rapatrié à Grenoble le 18 mai 1945.

Vincent Malerba a fêté ses 100 ans le 7 janvier 2025.

Vincent Malerba

Album de la famille Malerba

